HENRI QUEFFÉLEC

AU BOUT DU MONDE

ROMAN



ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain
Pour la présente édition :
© EDR/ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES ™ — 2019
EDR sarl : 48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.8240.0889.9

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

HENRI QUEFFÉLEC

AU BOUT DU MONDE

ROMAN



AVANT-PROPOS

Qui d'autre qu'Henri Queffélec peut prétendre au titre enviable de plus grand écrivain maritime de langue française du XX^e siècle ? Julien Viaud, dit Pierre Loti, né à Rochefort en 1850 ? *Pêcheur d'Islande* paraît en 1886 et rattache son auteur au XIX^e siècle. Roger Cretin, dit Vercel, né au Mans en 1894 ? *Remorques* constitue un incontestable chef-d'œuvre, mais c'est une histoire purement continentale, *Capitaine Conan*, qui décroche le prix Goncourt en 1934. Édouard Peisson, né à Marseille en 1896 ? *Le voyage d'Edgar* obtient le Grand prix du roman de l'Académie française en 1940, mais ses autres romans sont bien oubliés aujourd'hui. En réalité, malgré leur immense talent, aucun des trois ne peut contester cette prééminence au natif de Brest, fin connaisseur des « travailleurs de la mer ».

Les Éditions des Régionalismes s'attachent depuis 2013 à rééditer l'œuvre abondante et protéiforme (plus de quatre-vingt-dix ouvrages de toute sorte) de cet auteur majeur, lauréat du Grand prix du roman de l'Académie française en 1958 pour *Un royaume sous la mer* (dont la réédition, pour le 60^e anniversaire, était très attendue). Déjà dix-huit livres ont été proposés au public en six ans, et les projets ne manquent pas pour les années à venir. A côté des neuf romans consacrés aux îles du Ponant, représentant de remarquables témoignages littéraires sur la vie dans ces petits mondes insulaires, neuf ouvrages ont trouvé leur place dans la bibliothèque de tout amoureux de la Bretagne.

La publication de la « trilogie de l'Ancien Régime et la Révolution » est désormais achevée : *Un recteur de l'île de Sein* [(1)], *Un homme d'Ouessant* [(2)] et *La mouette et la croix* [(3)]. Tout comme celle de la « trilogie moléno-ouessantine » : *Les îles de la miséricorde* [(4)], *Le phare* [(5)] et *La lumière enchaînée* [(6)]. *Ils étaient six marins de Groix... et la tempête* [(7)] propose une vision conradienne de la funeste tempête

(1) Queffélec (Henri) : *Un recteur de l'île de Sein*, 1944, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2014 (édition du 70^e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 170 pp., 21 cm.
(2) Queffélec (Henri) : *Un homme d'Ouessant*, 1953, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2013 (édition du 60^e anniversaire), avec des bois gravés de Jean Chièze et une préface d'Éric Auphan, 172 pp., 21 cm.
(3) Queffélec (Henri) : *La mouette et la croix*, 1969, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2013, avec une préface d'Éric Auphan, 242 pp., 21 cm.
(4) Queffélec (Henri) : *Les îles de la miséricorde*, 1974, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2014 (édition du 40^e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 238 pp., 21 cm.
(5) Queffélec (Henri) : *Le phare*, 1975, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2015 (édition du 40^e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 226 pp., 24 cm.
(6) Queffélec (Henri) : *La lumière enchaînée*, 1976, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2016 (édition du 40^e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 196 pp., 24 cm.
(7) Queffélec (Henri) : *Ils étaient six marins de Groix... et la tempête*, 1979, réédition Éditions

de 1930. Et *Un feu s'allume sur la mer* [8] raconte l'épopée de la construction du phare d'Ar-Men, dans la Chaussée de Sein. Si les îles de l'Atlantique, avec Hoëdic [9], Groix [10], Sein [11], Molène [12] et Ouessant [13], sont largement représentées dans l'œuvre d'Henri Queffélec, celles de la Manche apparaissent très peu. Dans *La voile tendue* [14], l'intrigue ne fait qu'effleurer Bréhat [15]. Seule la première partie de l'ouvrage traite de l'île.

Mais le vent du large souffle aussi plus au Nord, dans le Septentrion. C'est entre le Groenland et l'Islande que se déroule *Le grand départ* [16], récit poignant des derniers jours d'une célèbre figure de l'exploration polaire, le commandant Charcot, disparu au cours d'un naufrage en 1936. De son côté, *La fin d'un manoir* [17] constitue une « perle rare », bretonne mais non insulaire. Enfin, *Armor* [18] résonne comme un vibrant hommage rendu dans les années 1970 à une Bretagne que Peter Anson avait su si bien raconter et croquer dans les années 1930.

Henri Queffélec n'a eu de cesse de célébrer ce « pays couleur de mémoire » dès les années 1950, comme le prouve le Guide Bleu *Bretagne* [19]. C'est dans cette collection que se place *L'Évangile des calvaires bretons* [20]. Il a conservé également une véritable « passion de mer » pour les éléments et les hommes qui les affrontent. C'est

---

des Régionalismes, Cressé, 2015, avec une préface d'Éric Auphan, 226 pp., 21 cm.

(8) Queffélec (Henri) : *Un feu s'allume sur la mer*, 1956, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2016 (édition du 60e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 210 pp., 24 cm.

(9) Voir *La mouette et la croix*.

(10) Voir *Ils étaient six marins de Groix… et la tempête*.

(11) Voir *Un recteur de l'île de Sein* et *Un feu s'allume sur la mer*.

(12) Voir *Les îles de la miséricorde*.

(13) Voir *Un homme d'Ouessant*, *Le phare* et *La lumière enchaînée*.

(14) Queffélec (Henri) : *La voile tendue*, 1967, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2017 (édition du 50e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 202 pp., 24 cm.

(15) Le livre constitue le dernier volet d'un triptyque intitulé *Le Livre de la Peine-aux-Poissons* qui raconte l'histoire d'une famille de marins, les Sirbin, ancrée en Normandie (à Rennetot, quelque part du côté de Fécamp). L'ouvrage fait suite à *Solitudes* (1963) et *Quand la terre fait naufrage* (1965).

(16) Queffélec (Henri) : *Le grand départ : Charcot et le* Pourquoi Pas ?, 1977, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2017 (édition du 40e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 232 pp., 24 cm.

(17) Queffélec (Henri) : *La fin d'un manoir*, 1944, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2014 (édition du 70e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 178 pp., 21 cm.

(18) Queffélec (Henri) : *Armor : marins, ports et bateaux de Bretagne*, 1975, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2015 (édition du 40e anniversaire), avec des dessins de Peter Frederick Anson et une préface d'Éric Auphan, 206 pp., 24 cm.

(19) Queffélec (Henri) : *Bretagne : un pays couleur de mémoire*, 1956, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2016 (édition du 60e anniversaire), avec des photographies de Vincent Robert actualisées par Éric Chaplain et une préface d'Éric Auphan, 110 pp., 24 cm.

(20) Queffélec (Henri) : *L'Évangile des calvaires bretons*, 1957, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2017 (édition du 60e anniversaire), avec des photographies de Noël Le Boyer actualisées par Éric Chaplain et une préface d'Éric Auphan, 146 pp., 24 cm.

dans cette veine que s'inscrivent *Tempête sur Douarnenez* [21], *Un royaume sous la mer* [22] et *Les Grandes Heures de l'océan* [23].

Au bout du monde [24], qui vous est présenté ici, prolonge comme un écho *La fin d'un manoir* cinq ans plus tard. L'auteur s'y attache à décrire une micro-société dans ce « penn ar bed » qu'il connaît bien durant la Première Guerre mondiale.

Le roman se déroule à Toul-Douar, hameau situé sur la côte du Bas-Léon, entre Le Conquet et Lampaul-Plouarzel, face à Molène et Ouessant. Il montre l'importance de la mer pour des agriculteurs souvent aussi marins, pilleurs d'épaves ou goémoniers.

Tout comme les îles du Ponant, Toul-Douar reçoit de plein fouet la violence des vents de mer. Certes, le village de Kergroas, dont il dépend, n'est pas menacé d'engloutissement, et ses habitants tirent essentiellement leurs ressources de la terre. Mais il en est de même à Ouessant. La différence entre les deux réside en réalité dans les mentalités : les îliens comme les « terriens portuaires » possèdent une « vision maritime » du monde, alors que pour les « terriens maritimes », vivant et travaillant au pays d'Armor, la mer constitue un régulateur social essentiel que ne connaissent pas les populations de l'intérieur, vivant et travaillant au pays d'Arcoat.

Toul-Douar symbolise parfaitement ce contraste entre deux genres de vie radicalement opposés : déjà, certains jeunes font leur service militaire dans l'armée de terre (ce qui serait presque impensable dans les îles ou les ports) ; en revanche, la mer, au même titre que les travaux des champs, gouverne la vie sociale et l'emporte notamment sur l'effort de scolarisation [25].

Pour un homme, l'insigne honneur (qui rejaillit sur sa famille) demeure d'avoir servi avec éclat dans la Marine. Ainsi, Alexandre Perchoc a perdu un bras à la guerre, et « *Guépratte* [26] *lui a dit :* "*Perchoc, tu es un héros !*" » [27]. A son retour dans le hameau, en

(21) Queffélec (Henri) : *Tempête sur Douarnenez*, 1951, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2018, avec une préface d'Éric Auphan, 238 pp., 24 cm.

(22) Queffélec (Henri) : *Un royaume sous la mer*, 1957, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2018 (édition du 60e anniversaire du Grand prix du roman de l'Académie française), avec une préface d'Éric Auphan, 216 pp., 24 cm.

(23) Queffélec (Henri) : *Les Grandes Heures de l'océan*, 1968, réédition Éditions des Régionalismes, Cressé, 2018 (édition du 50e anniversaire), avec une préface d'Éric Auphan, 200 pp., 24 cm.

(24) Queffélec (Henri) : *Au bout du monde*, Mercure de France, 1949, 292 pp., 19 cm (les pages mentionnées pour les citations dans cet article sont celles de l'édition originale).

(25) Voir Henri Queffélec : *Au bout du monde*, p. 62 : *« Ces petits-là sont de bons petits. Ils ne sont pas allés à l'école ce matin, ils n'iront pas non plus cet après-midi parce qu'un jour comme aujourd'hui on ne va pas à l'école. Quand un bateau marchand coule devant le pays, c'est la règle ».*

(26) Guépratte (Emile), amiral français, né à Granville et mort à Brest (1856-1939). Il se distingua en 1915 à la tête de la division navale française aux Dardanelles.

(27) *Ibid.*, pp. 90 et 91.

l'absence du maire et du recteur qui résident à Kergroas, il est devenu le chef de la petite communauté [28].

Celle-ci se soude automatiquement dès qu'elle se sent attaquée de l'extérieur : elle considère l'océan et ce qu'il charrie comme sa propriété et se heurte à la vigilance des douaniers. Ainsi, le pillage de *La Princesse* réveille la soif d'aventure de ces terriens, « *ce besoin viscéral de frémissements, de déploiements et de courses* » [29]. L'ostracisme envers les « étrangers » perdure, par douaniers interposés [30]. Le réflexe de solidarité fonctionne toujours comme une soupape de sécurité et efface les divisions internes. Ce processus a permis la réintégration de Miserere dans la communauté ouessantine quand il a fallu se montrer plus rapide que la mer et Molène lors du naufrage de *L'Arthémise* [31]. De façon similaire ici, la lutte pour prendre de vitesse la mer et les douaniers quand *La Princesse* s'échoue amène l'insertion de l'institutrice Geneviève Bars dans la population du hameau [32]. Tacitement, mais efficacement, les habitants de Toul-Douar s'accordent pour piller l'épave et répartir le butin : la mer régule véritablement les fluctuations des relations sociales, elle constitue le dénominateur commun des multiples individualités, elle agit comme un creuset où se refond périodiquement la conscience collective.

L'océan joue un autre rôle tout aussi important pour les gens des côtes : en apportant sur les grèves épaves et algues, il représente une source irremplaçable de richesse. Si les naufrageurs ont disparu, les goémoniers d'occasion ou de profession subsistent.

Pour les côtes comme pour les îles, la mer est prolixe en ressources de toute sorte qu'il suffit de récolter. Peu à peu, au XIX^e^ siècle, les naufrages provoqués ont cessé, la misère se faisant moins criante et la charité plus chrétienne [33]. Mais les bateaux échoués fournissent toujours au début du XX^e^ siècle « *des sardines, du beurre, du jambon, des bougies et tout le reste* » [34] qui sont âprement disputés au service des douanes. Même si Kergroas est un village de paysans, la proximité de la mer permet toutes les pêches à

(28) Voir, *ibid.*, pp. 63 (« *Puisque vos enfants ne daignent pas venir à l'école…* ») et 90 (« *lui, Alexandre, il avait réglé le pillage* »).
(29) *Ibid.*, p. 65.
(30) Voir, *idem* : « *Dans la proportion de neuf sur dix les douaniers, ça sort de Marseille, de Toulon ou de Corse ; quoi d'étonnant s'ils viennent créer des ennuis à une population bretonne !* ».
(31) Voir Henri Queffélec : *Un homme d'Ouessant*.
(32) Voir Henri Queffélec : *Au bout du monde*, p. 66 : « *On ne va pas commencer à se disputer, hein, entre natifs de la côte, avec des douaniers et un remorqueur sous les yeux. S'unir, tout est là et, par exemple, soupçonner l'institutrice serait une grande bêtise. Une Bretonne. Une fille dure à la peine. Il faut s'unir* ».
(33) Voir, *ibid.*, p. 64 : « *Ils étaient tous blessés là-dessus, eh bien ! On avait pris soin d'eux… Si encore ç'avait été comme dans le temps des temps anciens où on attirait les bateaux…* ».
(34) *Idem*.

pied et même la pêche à la ligne, depuis les rochers ou de petites embarcations. Dans une région où l'estran [35] est très étendu, il est évident que la pêche est largement pratiquée par tous, surtout par les enfants qui trouvent plus de plaisir et de fierté à ligner ou à piller des épaves qu'à s'asseoir sur les bancs d'une école. Toul-Douar s'avère donc un exemple frappant de ces villages côtiers bretons, où étrangement la population travaille aux champs au rythme du flot [36] et du jusant [37], vit au ralenti pendant les marées de mortes-eaux [38] et fait montre d'une agitation particulière lors des marées de vives-eaux [39].

Plus encore que la petite pêche individuelle, la récolte collective du varech, appelé goémon en Bretagne et en Normandie, a toujours constitué une activité essentielle sur toute la côte du Léon, de l'île de Batz au Conquet. A la Libération, on comptait encore 2.500 goémoniers ou « pigouliers » professionnels qui, armés de perches et de longs râteaux, réunissaient les algues puis, dégouttant d'eau de mer et de vase, les pressaient et les liaient. Le varech peut être utilisé pour faire de la litière ou des matelas ou pour amender les terres sablonneuses. Mais il est aussi mis en tas puis, tous les étés, brûlé sur des fourneaux de pierres sèches. Avec les cendres, on peut fabriquer de la soude dont les usines extraient l'iode, le brome et la potasse.

Les remarques faites par Cambry [40] en 1794, puis par Michelet [41] en 1833 à propos des indigènes de Pontusval peuvent servir d'éclairage pour la dure vie des Léonards de la côte et la crainte qu'ils inspiraient. Ainsi, la Paganie, conçue dans son acception la plus stricte, couvrait les anciennes paroisses de Guissény, Kerlouan et Plounéour-Trez : on accusait les « Païens » d'être des naufrageurs, de rosser les douaniers et de piller les épaves (ce dernier grief concernant en fait une dangereuse pratique de récupération aux dépens du fisc). « *L'homme est dur sur cette côte. Fils maudit*

(35) Position du littoral comprise entre les plus hautes et les plus basses mers.
(36) Flux, marée montante.
(37) Reflux, marée descendante.
(38) Marées de faible amplitude.
(39) Marées de forte amplitude.
(40) Voir Cambry (Jacques) : *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, Le Cercle social, an VII, réimpression de l'édition de Brest de 1836, accompagnée de « Notes historiques, archéologiques, physiques et de la flore et de la faune du département » par M. le chevalier de Fréminville, Coop Breizh, Spézet, 1993, XXVII-479 pp., 22 cm, et réédition critique avec introduction et commentaire par Dany Guillou-Beuzit, Société Archéologique du Finistère, Quimper, 1999, LXIII-503 pp., 19 cm. Pour une étude sur cet auteur à l'occasion du bicentenaire de sa mort, voir Auphan (Éric) : « Jacques Cambry (1749-1807). D'île en île dans le Finistère », bulletin de l'A.M.A.R.A.I. (Association Manche Atlantique pour la Recherche Archéologique dans les Iles), n° 20, Rennes, 2007, pp. 39 à 45.
(41) Voir Michelet (Jules) : *Tableau de la France*, 1833, réédition Les Belles Lettres, 1947, 113 pp., 21 cm (voir les remarques sur la Bretagne et l'Anjou, pp. 7 à 21).

de la Création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel ? La nature ne lui pardonne pas… La vague l'épargne-t-elle quand, dans les nuits terribles de l'hiver, il va par les écueils attirer le varech flottant qui doit engraisser son champ stérile, et que si souvent le flot apporte l'herbe et emporte l'homme ? » (42). Pour ces paysans, « *point de récolte sans goémon ; et c'est la nuit surtout qu'ils le ramassent : ils sont nus, sans souliers, sur les pointes des rochers glissants,… et retiennent, étendus sur l'abîme, le présent que la mer apporte, et qu'elle entraînerait sans leurs efforts. Souvent les cordes sont rompues, les malheureux s'abîment et se noient* » (43).

Ces notations représentent des témoignages historiques de premier ordre, mais les temps ont changé depuis Cambry et Michelet. Il convient donc de replacer dans son époque ce roman qu'Henri Queffélec a situé en 1917 : c'est la guerre qui a définitivement lancé le processus de décloisonnement de la Bretagne.

Kergroas fournit un exemple caractéristique de ces paroisses bretonnes du bord de mer au nord de la pointe Saint-Mathieu : on y trouve peu de véritables pêcheurs, mais des marins, qui naviguent dans la « Royale » ou la « Marchande », et des agriculteurs-goémoniers. Dès le début du XX^e^ siècle, les cultures légumières, cloisonnées en menues parcelles où le varech pourrit dans le sable, descendent jusqu'au rivage et presque jusqu'à la grève.

Le ramassage et le séchage des algues sont pour les riverains la source d'honnêtes revenus. Le conflit mondial amène la pénurie et renforce le caractère autarcique de l'économie côtière. Mais parallèlement la Bretagne supporte directement le poids de la guerre : manque de main-d'œuvre aux champs et à la pêche, deuils dans les familles, surveillance sous-marine le long des côtes. Elle ne se place donc plus en marge de la communauté nationale : le sentiment régional demeure puissant, mais le souvenir des troubles religieux de 1906 (liés à l'application de la loi de séparation des Églises et de l'État du 9 décembre 1905) s'estompe.

La guerre procure même un regain d'activité : le marché noir stimule l'agriculture, les épaves se multiplient (*La Princesse* a sans doute été torpillée), les usines d'armement de Brest fonctionnent à plein régime. Par contre, les pêcheurs bretons, à l'image de ceux de Douarnenez, ne se sont pas encore remis de la crise sardinière des années 1902 à 1909 et se montrent réticents pour équiper leurs bateaux d'un moteur : en la matière, les pêcheurs basques et galiciens possèdent déjà pourtant dix ans d'expérience. Et la guerre

(42) *Ibid.*, p. 12.
(43) Jacques Cambry : *op. cit.*, pp. 48 et 49.

achève de tuer les dernières presses en activité, définitivement supplantées par les conserveries.

Il convient en effet de rappeler que l'industrie sardinière ne date pas de la généralisation des procédés de la conserve moderne. Dès les premières années du XV^e siècle, et probablement bien avant, la sardine cornouaillaise est accommodée en « demi-sel » et expédiée au loin par voie de mer sur les chasse-marée. Mais c'est au début du XVIII^e siècle que la pêche commence à connaître un développement rapide sur toute la côte bretonne et vendéenne, de Camaret aux Sables-d'Olonne. Son caractère industriel est déjà affirmé par l'emploi de la presse, qui assure tout à la fois la conservation du poisson et son stockage sous un volume réduit, dans un conditionnement aisément commercialisable.

Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, les croisières et occupations anglaises, la raréfaction de la rogue, l'augmentation considérable des droits sur le sel, ont gravement affaibli l'industrie de la presse. Mais elle est en plein redémarrage en 1822, quand le procédé breveté en 1809 par Appert [44], qui permet de conserver le poisson pendant des années entières, est utilisé de façon industrielle. La lutte entre les deux méthodes va durer près d'un siècle : Douarnenez va connaître successivement l'apogée de l'une et la suprématie de l'autre. La généralisation des conserveries assure la réputation de ports comme Concarneau (surtout pour le thon) et Douarnenez (essentiellement pour la sardine), ville chère à Henri Queffélec [45].

Ainsi, il n'est pas interdit de voir dans ce hameau de « Toul-Douar » (toponyme breton que l'on pourrait traduire en français par « le trou de la terre ») une annonce phonétique des futurs romans sur Douarnenez. En abordant le problème des luttes d'influence entre l'école privée (« l'école de Dieu ») et l'école publique (« l'école du Diable »), l'auteur a certainement puisé dans ses souvenirs d'enfance et mis beaucoup de lui-même, orphelin de guerre à l'âge de 6 ans [46]. La critique ne s'y trompa pas, qui décerna à *Au bout du monde* le Prix du Renouveau Français. Cette

(44) Appert (Nicolas), industriel français, né à Châlons-sur-Marne et mort à Massy (1749-1841). On lui doit le procédé de la conservation des aliments par chauffage en récipient hermétiquement clos.

(45) Voir *Tempête sur Douarnenez* et *Un royaume sous la mer*.

(46) Henri François Adolphe Queffélec est né à Brest le 29 janvier 1910, premier garçon d'une famille qui comptait déjà quatre filles, et qui comptera encore après lui un garçon et une fille. Il ne connut presque pas son père (Joseph), ancien de Polytechnique, capitaine d'artillerie coloniale mort aux Eparges le 26 avril 1916, « *d'une pleurésie contractée après être resté sur le front beaucoup trop longtemps sans avoir été relevé* » (Yves La Prairie : *Henri Queffélec*, Glénat, 1994, p. 22). Il fut donc élevé en Bretagne par une mère pieuse (Henriette, née Guyader) et ses deux grands-mères, au milieu de ses sœurs aînées.

œuvre intimiste et humaniste attendait une réédition depuis 70 ans. C'est désormais chose faite, au moment où la France célèbre le centenaire du traité de Versailles (28 juin 1919) marquant la fin de la Grande Guerre.

Éric AUPHAN [47]



(47) Éric AUPHAN est professeur d'Histoire en classes préparatoires littéraires au lycée La Pérouse à Brest. Il est diplômé de Sciences Po Paris, agrégé de l'Université et docteur en Histoire. Sa thèse (publiée en 1998) portait sur *Les îles de la mer d'Ouest : Approche historique des sociétés insulaires de l'Armor d'après le témoignage de la littérature régionale*. Il participe au salon d'Ouessant depuis sa création en 1999 et a co-dirigé les trois volumes de la Bibliographie des îles de Bretagne parus en 2000, 2001 et 2002. Il est également président de l'Association des Amis d'Henri Queffélec. A ce titre, il a co-organisé les deux colloques internationaux consacrés à l'écrivain brestois en 1999 et 2010. Enfin, il s'intéresse depuis longtemps à l'analyse filmique et est responsable de la rubrique « Cinéma » dans la revue « Historiens et Géographes » depuis 2004.

PREMIÈRE PARTIE

I.

Avant la guerre, tout était beau, tout était vrai, tout était jeune. Avant la guerre, il y avait déjà des guerres, mais pittoresques en diable. Et, fussent-elles meurtrières, elles appartenaient au passé... L'arrière-grand-père avait fait à pied Brest-Toulon, avec son régiment, en quarante jours, avant de s'embarquer pour la Crimée. On savait marcher, dans ce temps-là !

As-tu vu Bismarck,
A la port' de son palais,
Qui montait la garde
Avec un manche à balai ?..

Brest avait élu pour la première fois des socialistes, mais chacun savait, entre nous, qu'il ne fallait pas les prendre au sérieux. Les députés arrivaient dans le haut de la Rue de Paris habillés en bourgeois, et, passé l'octroi, s'affublaient de bardes.

Le bon temps. Le potin des trompettes de Recouvrance, emporté par le vent, possédait une allégresse fameuse.

Dans l'artillerie de marine
Les canons sont si pointus...

Brest vivait, serré à bloc dans ses traditions et dans ses mœurs.

Quand Jésus-Christ créa la coloniale,
Il dit qu' fallait des types costauds, des types costauds !..

Coup de canon à sept heures du matin, coup de canon à sept heures du soir. Coup de canon de bienvenue et d'adieu des bateaux et des forts. Coups de fusil de la descente et de la montée des couleurs. Tirs prolongés du polygone. Diane, branle-bas, extinction des feux... Brest produisait de l'ambiance militaire comme Audierne de l'ambiance sardinière. Il s'agissait de respecter le jeu des siècles. Faire semblant de croire aux batailles. Richelieu, *La Belle Poule, La Cordelière, Le Vengeur*.

Marguerite, ma petite,
Vous avez de jolis yeux... eux !
Mais vous êtes trop coquette
Pour avoir des amoureux !

Le souvenir se perpétuait d'un prince russe magnifique et barbu qui possédait un domaine vers le passage de Plougastel et qui entrait dans Brest au galop de son cheval noir...

Et aussi d'un diamant d'une taille et d'une eau merveilleuses, le Diamant Bleu, volé au cours d'une fête et retrouvé quelques heures après sa disparition...

Un sous-marin coulait en cours d'essais. À dix mille kilomètres et plus de distance, un aspirant, dont tout Brest connaissait la famille, était pris dans une embuscade et coupé en morceaux. Évidemment, il fallait, de temps en temps, une histoire triste. Tout demeurait beau quand même. Les accidents vous avaient une petite allure exceptionnelle et fausse qui ne trompait pas son monde. Deux et deux faisaient quatre, le petit pain d'un sou coûtait un sou et le plus court chemin entre l'homme et le succès, garanti par une décoration, était la ligne droite.

Il faisait noir dans l'escalier,
Et plus encore sur le palier.
Et, pour comble d'infortune,
On ne voyait pas la lune... la lune !

Un doigt de goguenardise, une grande mesure de travail et de discipline, et l'être humain réussissait. Ou bien il permettait à ses descendants de le faire.

Geneviève avait l'impression qu'en elle fleurissait la chance de la famille Bars. D'innombrables ancêtres se seraient donné le mot de vivre à la dure pour qu'elle jaillît enfin.

Quinze ans. Elle sentait son intelligence s'ouvrir. Sa mémoire ne faisait qu'une bouchée de tout ce qu'on voulait bien la prier d'enfourner. Dates de l'histoire de France, préfectures et sous-préfectures, os du crâne, pluriel des noms en ail et en ou, formules du chlore et du plomb. Il se préparait là, bien évidemment, une réserve. *Danton et Robespierre sont les deux Conventionnels demeurés les plus célèbres. Ils ne se ressemblaient aucunement, d'ailleurs. Autant le premier était impulsif, autant le second était froid. L'histoire de la lutte qu'ils se livrèrent se confond avec l'histoire même de la Révolution...*

Douceur de vivre dans un monde parfaitement clair dont les lois sont consignées dans des livres. Je veux savoir comment fonctionnent les Caisses d'Épargne. Voir le dictionnaire, article Caisse d'Épargne. Supposons que je veuille apprendre le hottentot ou le chinois, à la Bibliothèque municipale on me donnerait tous les renseignements désirables.

Rien ne vaut de s'instruire, d'emmagasiner des connaissances.

Le Brevet Simple est enlevé du premier coup. N'en parlons pas — l'enfance de l'art !

Pourquoi ne pas préparer le concours des Écoles normales ?

II.

La guerre avait surgi. Les officiels déclaraient qu'il avait fallu s'y attendre, mais ils disposaient de renseignements spéciaux. Geneviève n'avait point cru, elle, qu'une guerre éclaterait. Ni Louis.

Enfin, puisqu'elle serait courte et bonne, ils l'acceptaient. Ils se marieraient après la démobilisation et la victoire. A peine s'ils auraient le temps d'échanger des cartes postales !

On avait soupçonné une grosse retraite de l'armée française, appris et réappris le triomphe de la Marne, mais Louis ne donnait pas de ses nouvelles. Ses parents, vers la fin de l'année, furent avisés qu'il était porté disparu.

Quand d'autres s'obstinaient dans l'espoir, Geneviève ne luttait point. Alors qu'elle avait toujours manifesté un tempérament joyeux, elle s'assurait qu'elle n'avait jamais cru dans le bonheur, mais dans les commandements implacables de la destinée.

> Demain, c'est le cheval qui s'abat, blanc d'écume,
> Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
> La nuit, comme un flambeau...

Pourquoi une Geneviève Bars eût-elle obtenu ce que n'avait pu obtenir un Lamartine (*Mais je demande en vain quelques instants encore*) et contrevenu aux grands principes de sagesse édictés par Victor Hugo ? La mémoire livrait, d'un seul coup, cent textes tristes.

Les jours passaient. Elle n'avait pas douté que la mort de Louis ne signifiât la défaite de la France, mais celle-ci tenait encore. Envahie, saignée en hommes, elle paraissait arc-boutée sur elle-même. Jusqu'ici, mais pas plus loin ! Geneviève qui, sans s'en rendre compte, s'est désintéressée plusieurs mois du sort de son pays, soudain se passionne. Comment a-t-elle pu se tromper ? La mort de Louis signifie la victoire !

Brest vibre. Les sous-marins boches rôdent autour d'Ouessant. Des contingents russes ont débarqué, sentant le cuir à distance, de beaux hommes lourds et pensifs avec leurs couvertures en bandoulière comme des pneus :

« *Les Français, hip hurrah !.. Les Français, hip hurrah !* » Ils chantaient des chœurs à vous fendre l'âme. La victoire favorisera ces Christs...

Un régiment d'Hindous, guerriers aux yeux très longs, a défilé dans la rue du Cours-d'Ajot. Des troupes d'Annamites, de Malgaches, de Sénégalais, de Marocains, passent et repassent. La géographie triomphe...

Les Portugais devaient venir ensuite, petits et olivâtres, donnant

l'impression, par leur silence, qu'ils ne « montent » pas de très bon cœur, mais suggérant tout au moins, par leur seule présence, la puissance de contrainte des Alliés.

L'Allemagne, de son côté, tient ferme. La guerre se poursuit. La mort frappe...



III.

Mademoiselle, je vous ai convoquée aujourd'hui pour vous demander un grand service... Vous pouvez très bien refuser. Je fais appel, toutefois, à votre patriotisme.

L'inspecteur s'arrête. Il regarde le bureau sombre, sur les murs duquel deux affiches se font pendant : « *Taisez-vous, méfiez-vous, les oreilles ennemies vous écoutent* » et « *Ne gaspillez pas le pain.* ». Il y a aussi une carte du front, des photographies de généraux offertes par une marque de chocolat, un « *Calendrier de la Victoire* » et une panoplie de carton des drapeaux alliés.

— Je sais combien vous avez été touchée, déjà, par la guerre, dans vos affections les plus légitimes, et je me garderai d'insister : à ces blessures le silence seul convient. Je n'aborde ce sujet qu'afin de vous montrer ceci : vous n'avez pas en face de vous un personnage officiel, un administrateur avec des dossiers, mais un Français comme vous, qui sent et qui comprend.

Geneviève s'essuie les yeux. Il y a deux femmes en elle, dont l'une se laisse circonvenir par les belles phrases et dont l'autre se tient sur ses gardes.

— Voici donc de quoi il s'agit... mais auparavant, je tiens à vous prier de remarquer que ma demande est de celles qui peuvent passer pour une marque d'honneur. C'est pour une tâche de confiance que j'ai songé à vous.

Il lève les yeux et sourit. Elle se décide à sourire elle-même.

— Eh bien ! voici... Notez bien que vous êtes parfaitement à votre place là où vous êtes aujourd'hui et que l'administration, dont je ne suis que le porte-parole, se loue infiniment de vos services, mais la question n'est pas là, je... Mais un bref historique des faits, de ceux, du moins, que je connais, me semble ici nécessaire...

Il se lisse la barbiche, plisse les yeux et commence. Pas très loin de Brest — vingt-cinq kilomètres, à l'heure actuelle, qu'est-ce que c'est ? — l'administration a installé une école à Toul-Douar, un village de la côte nord. Toul-Douar n'est pas une commune, mais un écart de Kergroas, distant de sept kilomètres. Quatorze kilomètres entre matin et soir, cela faisait beaucoup trop pour des jambes enfantines.

Toul-Douar n'est pas exactement ce qu'on appelle un grand village, mais ce n'est pas non plus le bout du monde. Il y a là tout un groupe de maisons, et une église, dont l'administration en tant que telle n'a pas à connaître, mais qui existe comme donnée de fait. Une église dont le « pardon » est assez célèbre. L'administration ne s'intéresse pas à ces ordres d'activité, on sait bien que, par ailleurs, le clergé

ne se plaît que trop souvent à mettre des bâtons dans les roues de l'école laïque, mais, quand le pays est en guerre, il convient de ne pas insister sur des oppositions regrettables... Tout ceci, donc, pour dire que Toul-Douar n'est pas le bout du monde, mais une agglomération relativement importante.

« Et je me permets d'ajouter, déclara l'inspecteur, que les amateurs de côtes sauvages peuvent s'offrir là de très beaux spectacles et les fervents de la pêche à la crevette, selon plusieurs de vos collègues, s'y livrer avec succès à leur distraction favorite. ».

Avant la guerre, un ménage d'instituteurs, M. et M^me^ Floch, tenait l'école : M. Floch, naturellement, s'occupait des garçons, M^me^ Floch des filles. Quand les hostilités ont éclaté, M. Floch, sergent de réserve, a été rappelé sous les drapeaux et M^me^ Floch a fait valoir son chagrin de se trouver seule pour demander son changement. Bien que ce ne fût guère le moment de céder à des préoccupations sentimentales, l'administration avait satisfait aux désirs de M^me^ Floch et nommé à Toul-Douar une institutrice évacuée du Nord, M^me^ Lhuillier.

L'inspecteur toussa : « Je voudrais pouvoir glisser sur cette nomination, car c'était là une déplorable erreur, que seules excusent les circonstances ». M^me^ Lhuillier, qui avait la charge des deux sections — garçons et filles — avait perdu la tête. Naturellement nerveuse, affolée au surplus de ne pas recevoir de nouvelles des siens, refusant de confier ses deux petites filles à des paysannes, elle avait prétendu mener l'école et les gens à la baguette. On s'était buté de part et d'autre et, comme cela était inévitable, l'institutrice avait été vaincue. Avant la Noël, il avait fallu la déplacer.

Une M^lle^ Riou avait été nommée alors. Un choix excellent. Elle avait rétabli l'ordre. Mais, « pour des raisons personnelles » (et l'inspecteur déclarait ne plus s'en souvenir), M^lle^ Riou n'avait pas voulu rester plus de quelques mois.

Passons sur les événements. L'école de Toul-Douar avait vu se succéder différentes personnes dont aucune, à bien dire, n'était dénuée de mérite, mais qui n'avaient pas montré l'énergie ni le doigté nécessaires. « On ne m'enlèvera pas de l'idée, disait l'inspecteur, qu'une institutrice a en main les moyens de se faire respecter. Une institutrice ou un instituteur. Je regrette d'être retenu ailleurs par mes fonctions, sans quoi je serais allé m'occuper de Toul-Douar et j'ose prétendre que j'aurais fait de cette école, sans jeu de mots, une école normale... ».

Présentement, une M^lle^ Boulch, une déléguée, occupait le poste. Une jeune fille charmante, mais justement trop charmante et trop douce. Elle avait été débordée... Sa santé, d'autre part, donnait des inquiétudes. On parlait d'un point au poumon... Depuis un mois,

l'école de Toul-Douar était en vacances forcées. L'inspecteur toussa et, les mains croisées sur la poitrine, se recula tout au fond de son fauteuil de paille. Il posait la question : pouvait-on déclarer le poste de Toul-Douar supprimé à titre provisoire pendant la durée de la guerre ? Et, sans attendre une réponse, il déclarait lui-même : non, non et non. Après tout, ici aussi, d'une certaine façon, il s'agissait de la guerre. Les poilus du front tenaient, l'arrière devait tenir. Il ne serait pas dit que l'administration de l'enseignement primaire du Finistère, un département dont les soldats et les marins faisaient tout leur devoir, se montrerait inférieure à sa tâche. Répandre l'instruction, cela revenait à soutenir une offensive. L'école était la tranchée du savoir humain. Vaincre la *Kultur* germanique, un idéal pareil perdrait toute sa valeur si d'abord on se laissait vaincre, en France même, par l'ignorance. Les grands hommes qui avaient combattu pour que chacun fût admis à bénéficier de l'instruction, sans considération de fortune ou d'origine, se révolteraient dans la tombe de penser que leurs successeurs faisaient *kapout*. Il ne fallait pas laisser les campagnes, trop longtemps privées de lumières, retomber dans leur sauvagerie ! Pour le coup, le clergé se gausserait à bon escient et ce serait lui ouvrir en grand l'accès de la place...

Il y eut un silence. L'inspecteur, souriant, regardait Geneviève, priée de comprendre, sans paroles supplémentaires, ce que la France et l'instruction attendaient d'elle.

— De quel ordre, monsieur l'inspecteur, demanda-t-elle enfin, ces difficultés auxquelles se heurtent les maîtres ou maîtresses de Toul-Douar ?

— Je pensais, mademoiselle, que vous étiez aussi à même que moi de les imaginer : non-fréquentation de l'école, mauvaise tenue des écoliers, indiscipline, mauvais vouloir des parents... des femmes, je m'excuse de faire cette remarque... Les hommes sont au front, alors les enfants n'obéissent plus...

« Attention à ne pas trop en dire », songeait-il. Dans ses dossiers figuraient des renseignements précis, un peu effrayants, dont il valait mieux ne pas faire état.

— Et naturellement, ajouta-t-il, faisant allusion pour la première fois à la possibilité pour Geneviève d'accepter le poste, si vous vous rendiez à Toul-Douar l'administration saurait s'en souvenir. Cela restera toujours à votre dossier comme une bonne note, une note excellente même, car je ne doute pas que vous ne réussissiez. Pour les palmes, plus tard, pour les promotions au choix... Vous êtes toute jeune et je ne veux pas vous vieillir, mais vous êtes sérieuse et raisonnable et vous savez qu'il ne faut rien négliger...